

Études d'histoire religieuse



Esther Delisle, *Le Traître et le Juif. Lionel Groulx, Le Devoir, et le délire du nationalisme d'extrême droite dans la province de Québec, 1929-1939*, Montréal, L'Étincelle, 1992, 287 p. 23 \$

Pierre Trépanier

Volume 60, 1994

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1007074ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1007074ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société canadienne d'histoire de l'Église catholique

ISSN

1193-199X (imprimé)

1920-6267 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Trépanier, P. (1994). Compte rendu de [Esther Delisle, *Le Traître et le Juif. Lionel Groulx, Le Devoir, et le délire du nationalisme d'extrême droite dans la province de Québec, 1929-1939*, Montréal, L'Étincelle, 1992, 287 p. 23 \$]. *Études d'histoire religieuse*, 60, 158–160. <https://doi.org/10.7202/1007074ar>

bilingue (P. St-Cyr dans *Tabaret*, v. 43, no 1, 1993, p. 6). Je suppose que pour être bon historien et être à l'abri de partis pris, il faut militer pour une université française. Et le débat continue ...!

Romuald Boucher, o.m.i.
Archives Deschâtelets, Ottawa

* * *

Esther Delisle, *Le Traître et le Juif. Lionel Groulx, Le Devoir, et le délire du nationalisme d'extrême droite dans la province de Québec, 1929-1939*, Montréal, L'Étincelle, 1992, 287 p. 23 \$

Parlant de sa recherche, l'auteur précise que «l'antisémitisme est son objet premier» (p. 33). Le choix du sujet doit toujours être laissé à l'absolue liberté du chercheur, toute censure en la matière étant proprement insupportable. La contrepartie de cette liberté réside dans une exigence de méthode et d'intégrité. La présente étude y répond si mal qu'on se demande comment elle a pu être tirée d'une thèse de doctorat soutenue avec succès à l'université Laval.

Après un premier chapitre où elle commente à sa façon le débat suscité par sa thèse et un autre où elle s'essaie à définir les notions de nationalisme, de racisme et d'antisémitisme (mais pas celle de fascisme, qu'elle semble mal connaître), elle tente une analyse du discours de Lionel Groulx, de *l'Action nationale*, des Jeune-Canada et du *Devoir*, dans les années 1930, pour en dégager les figures à son avis centrales: le traître canadien-français et le Juif. Ce dernier surtout, en tant que construction symbolique imaginaire, sans rapport avec la réalité, concentre sur lui-même «ce long délire de haine» (p. 28). Ce racisme omniprésent aurait nourri le fascisme de ces brûlots et de ces idéologues, en particulier d'un certain petit abbé bavard et fielleux (p. 18).

La grande faiblesse de ce travail vient de ce qu'il est tout entier construit sur une comparaison boiteuse entre un modèle théorique et un dossier monté de façon discutable. Toute comparaison se présente comme un exercice en double partie: la colonne des ressemblances voisine avec celle des différences. Le but de cette dernière est de marquer les limites des zones d'identité repérées et de permettre ainsi une application nuancée et scientifiquement féconde de la grille d'analyse. Cette étape indispensable de l'exercice manque ici tout à fait et invalide les résultats. Parfois les textes eux-mêmes renferment des réserves: qu'à cela ne tienne, l'auteur récuse ces encombrantes précautions, les portant au compte de l'insincérité ou les jugeant négligeables. Mais même l'établissement de la colonne des convergences laisse à désirer au point de vue de la rigueur. Il suffit qu'un vocable se retrouve à la fois dans la prose analysée et dans la propagande nazie pour

que l'auteur y voit un emprunt. Or il est bien évident que le lexique antisémite a été forgé au XIX^e siècle par les polémistes de droite et de gauche et qu'il puise abondamment dans la tradition chrétienne, qu'elle soit catholique ou protestante. Les journalistes et écrivains canadiens-français n'avaient nul besoin de se mettre à l'école des hitlériens si la démangeaison d'emprunter à ce répertoire les travaillait car l'héritage français et catholique leur fournissait une panoplie bien garnie.

Il est gênant aussi de voir à quel point l'auteur sollicite les textes, les tronque, les triture, les interpole, les télescope. Elle achève sans crier gare la pensée d'un tel par les mots d'un autre, le lecteur pressé n'y voyant que du feu. Elle s'adonne à la confusion des genres et met sur le même pied une solide étude d'histoire et une philippique, un éditorial et une chronique à l'emporte-pièce, dont le rôle s'apparente au dessin politique dans nos journaux actuels. Elle néglige la rhétorique et ses procédés, si clairs dans l'admonition qu'affectionne Lionel Groulx et dont il aura trouvé le modèle dans les classiques latins et dans les épîtres de Paul. Elle prête à Groulx des intentions qui ne lui ont jamais effleuré l'esprit, pratique allègrement les contresens en inversant ses propositions et prend souvent dans un sens totalitaire des mots que le contexte éclaire pourtant (p. 246). Emportée par son délire au second degré, elle en vient à peindre Groulx en nihiliste nietzschéen (pp. 229, 247), qui «lorgne du côté du communisme» (p. 261) — «il considère favorablement l'exemple de l'Union soviétique» (p. 66) — et à soutenir sans rire que l'identité catholique et française «importe peu» à ce prêtre-éducateur et à ses amis nationalistes (p. 257). Quand cela ne suffit pas, comme dans son «Triste Épilogue», elle «imagine» une suite tragique dans l'hypothèse apparemment d'une prise du pouvoir par Groulx ou ses disciples. La manoeuvre est si grossière et blesse tellement l'honnêteté que Léon Dion, peu suspect de fascisme ou de racisme, juge que «la conclusion de la thèse [...] est malveillante et doit être dénoncée» (*Québec 1945-2000, t. 2, Les Intellectuels et le temps de Duplessis*, p. 133). Sa délicatesse de conscience est bien illustrée aussi dans le traitement qu'elle réserve à un article d'Esdras Minville, qu'elle calomnie (pp. 47 et 244). Si elle emploie toutes les ressources de l'amalgame, c'est pour faire porter à Groulx lui-même la responsabilité des outrances d'un Louis Dupire, d'un Anatole Vanier ou des Jeune-Canada. Je n'ai aucune objection à ce qu'on étale au grand jour l'antisémitisme de Groulx et du *Devoir*, pourvu qu'on sache raison garder, comme a tenté de le faire Pierre Anctil, que l'auteur brocarde au passage bien injustement. La démonstration n'emporte pas l'adhésion. D'ailleurs bien malgré elle, aux chapitres 3, 4 et 5, l'auteur convainc le lecteur que la pensée de Groulx se constitue et se structure en dehors de l'antisémitisme, qui n'y joue qu'un rôle accessoire.

Des contradictions déroutent le lecteur. Après avoir récusé le contexte historique, déclaré inutile à la compréhension du discours délirant (p. 33), qui relève pourtant de l'idéologie, elle se prononce sur les interprétations qui s'en inspirent (p. 168) et s'oublie jusqu'à y recourir elle-même (pp. 77-78). L'idéologie s'insère dans une interaction triangulaire où tous les éléments (structure sociale, pratique sociale et représentation sociale) concourent à sa définition. On ne peut en négliger aucun. La lutte au colonialisme et au monopole caractérise le nationalisme canadien-français de l'entre-deux-guerres au moins autant que l'antisémitisme. Dans la dialectique du Même et de l'Autre, le plus menaçant paraît être tantôt le premier, tantôt le second, sans que le lecteur puisse saisir la logique de ces retournements. Enfin le titre et la conclusion s'opposent: celui-là se contente de la désignation *extrême droite* tandis que celle-ci distingue l'extrême droite maurrassienne du fascisme et du nazisme (p. 255). Cette étude n'a-t-elle pas pour but de montrer que Groulx était fasciste et que son antisémitisme était porté par un «millénarisme fasciste» (p. 219)?

À mon sens, deux graves lacunes expliquent en partie l'échec de ce travail. D'abord l'auteur ne pénètre jamais au coeur de la pensée de Groulx, essentiellement catholique. Cette insensibilité à la religion la prive d'une clé indispensable. Ensuite elle raisonne à partir d'un présupposé théorique emprunté à une version étriquée et hautement idéologique du libéralisme: seul existe l'individu rationnel, autonome et autosuffisant, le reste, le collectif relevant du «fantasmatique», ce contre quoi proteste toute la sociologie.

Je crois qu'on peut appliquer à l'auteur cette observation de Bernard Brodie dans son introduction au classique de Clausewitz sur la guerre: «not liking ideas is a common reason for misunderstanding them» (*On War*, Princeton University Press, 1984, p. 45). Je pense au nationalisme groulxiste plutôt qu'à l'antisémitisme, mais, même dans ce cas, un peu plus de culture historique et d'exactitude de la part de l'auteur aurait amené le lecteur à se dire que, de l'abbé Groulx à Lambert Closse (dont elle fait à tort son pseudonyme) et au docteur Goebbels, il y a peut-être une gradation, qui suggère quelques distinctions. Mais faire ces nuances, n'est-ce pas déjà commettre le péché d'antisémitisme?

Pierre Trépanier
Université de Montréal

* * *